

\*

# USURPATEURS

\*

CONSTANCE J. HAMPTON

\*

Volume 2 de la série des Officiers de Wellington

\*

MMXVIII-IV

ISBN/EAN 9789492980526

TRADUIT PAR : MARIE ANCIANO

Imm-epub 1<sup>e</sup>

\*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs 2018

Constance J. Hampton

Le droit de Constance J. Hampton Jones d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

\*

Dans cette œuvre de fiction, tous les personnages, les lieux et les événements sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur soit utilisés de manière totalement fictive et ne peuvent en aucun cas être considérés comme étant réels. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou ayant déjà vécu, n'est que pure coïncidence.

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par polycopié ou tout autre moyen, sans l'autorisation de Hermesse James Boekerij ou celle de l'auteur.

L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

\*

Publié par Hermesse James Boekerij – Pays-Bas

\*

\*

\*

## Chapitre 1 : UNE TOMBE À ST-GILLES

*Juin 1809,*

*Londres, Saint-Gilles-dans-les-Champs.*

Une fine bottine noire en cuir de vachette tapa sur la grande dalle de calcaire grise du sol de l'église. Elle hésita quand elle la sentit s'incliner légèrement.

La femme releva sa jupe au-dessus de ses chevilles afin de pouvoir examiner de plus près cette pierre tombale horizontale qui avait largement été foulée. Elle se trouvait au milieu de l'allée qui séparait les rangées de sièges réservés à l'assemblée et menait tout droit à l'autel glorifié, à peine orné. Pas de doute, chaque pauvre âme qui entrerait dans cette église, aujourd'hui malfamée, poserait au moins un pied sale, et probablement davantage, sur cette dalle qui recouvrait les corps en décomposition enterrés sous les pavements.

Saint-Gilles-dans-les-Champs masquait le chemin qui conduisait à la Cité des Corbeaux, le quartier criminel le plus redouté de tout Londres. C'était le Cerbère de l'enfer qui s'étendait jusqu'à la rue Great Russell et était bordé par Seven Dials, une autre région que le pauvre homme maudissait.

Parfait ! C'était tout simplement parfait !

Un sourire sardonique se dessina sur ses lèvres pulpeuses dissimulées derrière la dentelle noire de son voile épais. Elle avait envie de rassembler sa salive dans sa bouche et de la cracher sur la pierre. Elle aurait accompli cet acte honteux si elle n'avait pas vu quelqu'un prier avec ferveur sur un des bancs du fond de l'église.

La femme incurva les lèvres. Elle avait vu l'épave pieuse lui jeter un coup d'œil furtif à travers ses mains toutes sales et ridées.

— Puissiez-vous brûler en enfer, William le Gros, murmura-t-elle, que votre chair se recroqueville comme le lard dans la poêle et puis repousse sur votre cadavre maléfique afin que toutes vos agonies recommencent chaque jour que vous serez condamné à rester ici !

Elle recula de deux pas et jubila en regardant l'endroit où ses élégantes bottines noires s'étaient posées.

— J'espère que je suis debout sur votre verge inutile, marmonna-t-elle en veillant à ne pas laisser paraître son animosité dans sa voix.

Elle leva son pied gauche et laissa retomber lourdement son talon. Elle faillit pousser un cri lorsque la dalle de pierre bougea.

— Madame ?

Elle reconnut immédiatement la voix enthousiaste du jeune vicaire et souleva d'une main le voile noir de veuve qui

couvrait son visage ; de l'autre, elle fit glisser son châle noir de ses épaules.

Le révérend Simon Desmond, récemment nommé vicaire de l'église souffrante de Saint-Gilles-dans-les-Champs, se tenait devant elle, hésitant. Elle se dit qu'il ne l'avait peut-être pas reconnue tout de suite car il avait les yeux fixés sur son décolleté très indécent et tout à fait inconvenant pour une veuve en deuil.

Il était bel homme, ce jeune vicaire. Ses cheveux noir corbeau bouclaient autour de ses oreilles. Sa mâchoire était ferme et ses yeux brillaient, ce qui pouvait facilement être interprété comme de la dévotion. Il n'était pas très grand, mais ça lui donnait maintenant l'occasion d'avoir une vue directe sur sa poitrine à peine couverte. Elle se demanda s'il serait assez hardi pour mettre son nez contre son décolleté, et réprima un sourire.

— Révérend Desmond, murmura-t-elle, je ne vous ai pas entendu venir.

Simon Desmond faillit tomber à genoux lorsqu'il reconnut finalement sa dernière bienfaitrice dont le décolleté était non seulement généreux, mais attirait aussi beaucoup l'attention.

— Mme Alexander, se risqua-t-il à dire en marmonnant, quasiment incapable de lever les yeux sur son beau visage.

Il était difficile de choisir entre ces monticules laiteux et charnus blottis dans un corsage de soie noire ou le beau visage en forme de cœur qui était maintenant entouré d'une mantille de dentelle également noire.

— Ainsi, c'est finalement ici qu'il va reposer ?

La voix de Marguerite Alexander était enrouée, comme si elle ravalait ses larmes.

— Oui, oui, j'en ai bien peur, répondit le vicaire en se tordant les mains, je vous

avais expliqué qu'il serait difficile de trouver un endroit convenable à l'intérieur de l'église...

Marguerite posa un fascinant doigt ganté dans du satin noir sur son sternum presque apparent.

— Ne vous inquiétez pas, révérend, murmura-t-elle, mon mari n'aurait pas voulu d'autre endroit...

Afin de ne pas montrer son petit sourire satisfait, elle détourna la tête de la lumière qui passait à travers les hautes vitres colorées.

Saint-Gilles-dans-les-Champs, son lieu de sépulture préféré, en effet ! Il serait maintenant en train de se retourner dans sa tombe peu profonde s'il le pouvait. C'était l'endroit le plus sordide de tout Londres. Dans le cimetière, les corps sortaient presque des cercueils pour se retrouver dans la boue gluante, chaque fois qu'il pleuvait dans cette horrible partie de la



ville. L'odeur nauséabonde de pourriture constamment présente attaquait féroce­ment les sens, et tout être humain normal pourrait à peine supporter cette puanteur plus de quelques minutes sans perdre connaissance. Mais elle le pouvait. Elle, Marguerite Alexander, anciennement l'honorable Mlle Marguerite Aurora Ross, fille de feu le baron Halkhead, se tenait là, dans cet enfer de pourriture, et dansait presque sur la tombe de son persécuteur : son mari, William Alexander, qui était maintenant vraiment bien mort. Elle se disait que l'odeur altérée de sa dégénérescence était probablement en train de lui chatouiller les narines en ce moment-même.

Le révérend Desmond avait d'abord refusé d'enterrer son mari. Il n'avait pas voulu de lui à l'intérieur de l'église, ni dans le cimetière exigü. Tout le monde à Londres savait que l'église de Saint-Gilles-

dans-les-Champs regorgeait de cadavres, qu'il s'y trouvait des corps pourris partout.

Marguerite avait proposé de payer le prix fort pour faire entrer William Alexander dans l'église, et c'était ainsi qu'elle était parvenue à ses fins. Cette église était l'église du pauvre, et comment un vicaire, qui avait besoin de fonds, pouvait-il refuser de réaliser le dernier souhait d'un mourant ? Si M. William Alexander avait choisi comme dernière demeure cette église pittoresque, au centre de sa chère ville de Londres, de quel droit un humble vicaire pouvait-il lui refuser ?

La tombe était peu profonde et accueillait tout juste le grand cercueil. La dalle de pierre était bancal dans la mesure où elle reposait quasiment sur le couvercle du cercueil. Cette tombe avait appartenu à quelqu'un d'autre car la dalle de pierre portait le nom d'un corps disparu depuis longtemps. Un autre William. Celui-ci était

peut-être mort paisiblement, entouré de sa famille bien-aimée, en 1745, au lieu de périr sur sa chaise percée puante, complètement effrayé dans ses derniers moments d'agonie, quand son cœur noir et son foie bilieux abandonnèrent leur service. Ses propres serviteurs avaient détourné la tête de son cadavre en pinçant leur nez, quand on l'avait emporté pour les rites nécessaires. Le corps était devenu jaune et vert, et sentait bien plus mauvais qu'une porcherie pleine de merde.

Marguerite dut se mordre la lèvre inférieure afin de s'empêcher de sourire en repensant à la façon dont le personnel de son mari avait été dégoûté de son employeur qui était mort sans aucune dignité.

William, ce porc puant, reposait sous la pierre tombale de quelqu'un d'autre. Quel affront ! Quel régal !

Personne n'avait été présent quand on avait placé son lourd cercueil dans le trou peu profond de cette tombe, pas un de ses vieux copains ni des autres ladres, aucun des membres de sa famille écossaise qui étaient uniquement venus en force pour mettre la main sur sa fortune. Une telle solitude dans la mort ! Quelle douce vengeance !

Elle avait déclaré que son gros attelage avait été retardé dans les rues bondées, alors qu'elle était en route pour l'enterrement. En fait, elle avait méticuleusement planifié un itinéraire à travers les rues les plus étroites et elle avait ordonné à son cocher, réticent mais obéissant, de le suivre.

Finalement, le vicaire, las d'attendre, avait commencé, sans elle, le service en l'honneur du décès de William, exactement comme elle l'avait voulu. En juin, on ne pouvait pas retarder un enterrement trop

longtemps et de toute façon, cela ne se faisait pas d'enterrer un citoyen respectueux des lois après dix-huit heures. Il y avait les prières du soir pour la paroisse, et par ailleurs, du corps émanait une odeur qui rendait malades les porteurs du cercueil, les faisait suffoquer et leur provoquait des haut-le-cœur ; ils devaient donc s'en débarrasser au plus vite. On avait supposé que la veuve avait eu beaucoup de peine à se séparer de son mari et que son cadavre gras, qui se décomposait rapidement, était resté quelques jours de trop sur cette terre. Elle avait insisté pour qu'il fût enterré un dimanche, jour du Seigneur, comme elle avait susurré. C'était un peu scandaleux car les enterrements se faisaient les jours de semaine, mais après qu'elle eut fait sortir une autre somme de son réticule de satin noir, le vicaire nécessaire s'était rendu compte que l'évêque vivait loin et que de toute façon, il

aurait très certainement approuvé des fonds supplémentaires pour la pauvre paroisse, sinon pour le presbytère.

Sans doute que, dans sa tristesse, la veuve n'avait pas réalisé que le corps aurait pu être en partie embaumé et saupoudré d'herbes spéciales afin d'éviter cette odeur exécrationnelle qui provoquait la nausée à tous ceux qui s'approchaient dans un rayon de six mètres du cercueil onéreux qui, curieusement, dégoulinait. La puanteur était insupportable.

— Vous allez bien, madame Alexander ? demanda le vicaire, toujours incapable d'ôter son regard de ses seins.

Ah oui, le vicaire ! Il lui avait fallu emprunter la robe d'une des servantes et passer un après-midi près des bains publics pour femmes, qui étaient on ne peut plus sales, pour découvrir que, oui, le vicaire était trop bon pour ce monde car il ne pouvait simplement pas dire non aux

nécessiteux, et que, non, le vicaire n'était pas marié. Oui, il avait ses petits vices, mais tous les hommes faits de chair et de sang n'en avaient-ils pas, surtout qu'il n'avait pas été béni d'un grand corps (pouffement de rire), mais avait le visage d'un ange, non, disons plutôt celui de ce goujat de Lucifer avec son beau regard noir et ses cheveux couleur corbeau.

L'une des plus jeunes demoiselles lui avait dit en ricanant que le vicaire, bien que très sérieux et probablement pieux, n'avait pas été capable d'ôter ses yeux, ni ses mains, de sa blanchisseuse généreusement dotée, lui suggérant qu'il pourrait l'épouser, bien qu'il eût déjà vérifié les registres et découvert qu'elle était mariée à un marin. Cela avait donné à Marguerite une idée du personnage. Un tel homme pourrait facilement devenir gênant pour ses intentions pas très sérieuses.

La confession suivante l'avait convaincue d'essayer de séduire cet homme afin qu'il enterrât son époux dans l'endroit le plus odieux de Londres. La jeune fille avait dit qu'il ne « niquait » pas. Cela signifiait, dans un bon langage, que le vicaire touchait, mais ne mettait pas sa verge dans une femme de sa paroisse. Il avait manifestement réduit le « plaisir de la chair » à l'acte de pénétration lui-même, et non pas au plaisir de toucher et de lécher.

Marguerite avait ressenti une pointe de désir descendre de son bas-ventre vers un endroit très sensible entre ses jambes. Ah, mon Dieu, mais toucher et lécher lui iraient très bien. Il y aurait trop d'explications à donner si un enfant naissait dix mois après la mort d'un mari presque sénile. D'autres informations lui avaient appris que le vicaire préférait les femmes à forte poitrine, chose que Marguerite pouvait amplement offrir. La jeune fille



avait eu un petit fou rire, et apparemment, elle cachait d'autres détails plus croustillants. Elle avait avoué qu'il craquait pour les femmes habillées de noir. C'était presque inquiétant ; tout était trop proche de la description de Marguerite veuve, mais c'était ainsi ! Comme insulte finale à son persécuteur défunt, elle séduirait le vicaire qui l'avait mis dans sa tombe indigne.

Elle était venue à l'église ce matin, vêtues de ses habits de deuil dont le profond décolleté était plutôt inconvenant, pour voir comment mener cette tâche à bien.

Elle savait qu'il viendrait à l'église dès qu'il verrait son robuste cocher, Crowley, en train de tenir le cheval de tête de l'attelage qui attendait devant le lieu saint. Trois laquais armés se tenaient debout à côté de la voiture de ville pour éviter toute agression de la part des gens moins

honorables qui sortaient de la Cité des Corbeaux de Londres.

Elle se tourna vers le vicaire, le visage triste. Elle avait déjà remarqué que « triste » attirait son attention plus que toute autre chose.

— Je ne me sens pas très bien..., dit-elle en portant faiblement ses mains gantées à ses tempes.

Elle tangua légèrement, comme si elle était sur le point de s'évanouir. À ce moment-là, elle sentit ses mains secourables l'attrapper par la taille, les pouces proches de ses seins rehaussés dans son corset.

Le vicaire Simon Desmond provenait d'une bonne famille ; son père était un hobereau à Kent. Il était le troisième de sept enfants et à cette époque-là, on l'avait jugé assez sérieux pour suivre une vocation religieuse. Il n'avait que vingt-six ans quand il était devenu le vicaire d'un

tout petit village dans le Sussex. Il y avait rencontré une riche veuve qui avait usé de ses charmes sur lui. Ils avaient eu une relation tumultueuse jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un d'autre plus à son goût : plus riche, plus âgé, un autre ecclésiastique qui surpassait malheureusement le pauvre Simon en rang et en position. Quand Simon s'était mis à traquer sa maîtresse après avoir broyé du noir et menacé son concurrent, l'évêque avait eu soudain vent de son comportement inapproprié. On lui avait alors donné le choix entre un presbytère dans un autre trou perdu à Northumberland ou Saint-Gilles-dans-les-Champs, la paroisse malfamée et pauvre de Londres. Il avait judicieusement choisi la ville de Londres. C'était juste que Saint-Gilles-dans-les-Champs était probablement le pire endroit où l'on pouvait être envoyé. C'était sale, rempli de criminels et la partie la plus pauvre de Londres. C'était aussi très

libertin ; ses habitants ne fronçaient pas les sourcils si vous faisiez preuve d'un comportement lubrique avec de jolies filles charnues. C'était même plutôt ce qu'ils attendaient de vous. Son expérience l'avait protégé de toutes les filles trop ambitieuses qui voulaient partager son lit et sa maison du petit presbytère en se faisant passer un anneau d'or au doigt, son anneau d'or. Des gens comme lui ne se mariaient pas avec des gens comme eux, point final.

Ses petites victoires sur les filles consentantes étaient rares au sein de la paroisse. Il ne fréquentait pas les nombreuses Madeleine du quartier qui représentaient environ la moitié de la population de la Cité des Corbeaux, si pas plus, sauf pour entendre leurs confessions et leur administrer les derniers sacrements.

Lorsque son esprit était envahi par ses accablants désirs masculins, ce qui arrivait tout de même assez souvent puisque, à

vingt-sept ans, on avait encore ce genre de besoins primaires, il ôtait son habit de vicaire et disparaissait dans l'anonymat de la foule près de Covent Gardens. Là, il prenait parfois une prostituée contre un mur, dans une ruelle, en mettant toujours le préservatif que son ex-maîtresse, la veuve, lui avait donné, et cela calmait ses envies effrénées pour un moment. Être vicaire n'empêchait pas d'être humain ou excité.

Quand il ne portait pas les vêtements du clergé sur le dos, il considérait qu'il pouvait, dans une certaine mesure, contourner les paroles de Saint-Paul, qu'il n'était qu'un pécheur à la recherche du plaisir charnel avec quelqu'un d'extérieur à la paroisse. Honnêtement, pour lui, ce n'était pas une vocation d'être vicaire, mais un travail.

Quoique beaucoup trop bien pour lui, la veuve Alexander, qui s'était presque évanouie, se reposait maintenant con-

fortablement sur ses avant-bras. Elle avait été l'objet de ses pensées et ses rêves érotiques ces derniers temps, et ce, pendant plusieurs longues, et plutôt chaudes, nuits consécutives dont il devrait avoir honte !

Elle ne pourrait jamais le duper avec son petit air angélique. En tant qu'homme du monde, il savait qu'elle nourrissait des sentiments lubriques à son égard ; après tout, c'était une chose à laquelle il était confronté tous les jours.

Quand il essaya de la redresser légèrement, il posa une main sous sa généreuse et délicieuse poitrine.

Son petit sourire lui dit tout ce qu'il avait besoin de savoir, alors il la convainquit de venir dans son presbytère pour boire une tasse de thé revigorante.

Ce ne fut que quand elle se retourna pour regarder la tombe de son mari, qu'il vit l'expression de vengeance sur son visage exquis. Le vicaire Desmond était bien

conscient de ses pensées vindicatives, car sa veuve de Surrey avait eu les mêmes, elle aussi, mais il n'avait rien contre l'idée qu'on se servît de lui dans ce but. Après tout, sa vie n'avait pas été un lit de roses non plus.

Ça ne le dérangeait pas d'être « utilisé » par la belle Mme Alexander, surtout maintenant qu'elle était veuve depuis peu et spirituellement pauvre, pour ne pas faire mention de la fortune de son défunt mari, qui était maintenant la sienne et qu'elle pouvait dépenser à sa guise.

Extrait du journal de M. Aurora Ross

*Le 3 juin 1809.*

Cher Journal,

Bienvenu dans ma vie. Je n'ai jamais osé vous avoir quand le Gros était encore en vie. Je sais que tout le monde, lui y compris, m'espionnait et je soupçonnais

même le pauvre M. Baines, son homme d'affaires, d'avoir reçu l'ordre formel de signaler chaque petite chose à mon sujet, qui pourrait intéresser le Gros.

Bien sûr, j'aurais pu vous confier à Rose, ma merveilleuse femme de chambre, mais je l'avais déjà assez encombrée avec mes coupures de journaux sur H.A. et je ne voulais pas l'embêter davantage. Le Gros n'aurait pas manqué de la punir, la pauvre, s'il s'était un tant soit peu imaginé qu'elle cachait mes pensées les plus intimes que je mettais sur papier. Je sais qu'il n'aimait pas du tout Rose, et pour sûr, le sentiment était réciproque. La seule condition que j'avais osé poser avant de l'épouser, c'était que Rose m'accompagnât et fût autorisée à rester jusqu'à sa mort ou la mienne.

Rose avait été dégoûtée quand elle avait su que je devais épouser le Gros, mais qui étions-nous pour nous opposer à la volonté de mes parents accaparants ?



Quoi qu'il en soit, ce que j'aurais voulu mettre sur papier durant ces cinq dernières années passées dans ma prison de la rue Berkeley, c'était à quel point cela l'avait irrité et comme il était devenu violent envers moi depuis qu'il avait découvert que je pouvais l'exciter suffisamment pour ressentir quelques frémissements dans ses parties inférieures, mais que dès qu'il envisageait de passer à l'acte, il devenait mou comme une fleur de lys (ce n'était pas ma propre expression, mais une qui venait de ces livres coquins d'Extrême-Orient qui se trouvaient dans son cabinet de toilette).

J'aurais eu envie de parler de sa jalousie démesurée si un jeune homme avait osé me regarder à deux reprises. Je n'avais pas la lèpre, ni rien de semblable, mais les hommes me regardaient toujours ! Combien de fois mon dîner avait-il été servi sur un plateau et porté dans ma chambre parce qu'il ne voulait pas que ses

clients me regardassent bouche bée. Je ne me rendais pas compte à l'époque qu'il ne supportait pas leurs pensées licencieuses à mon égard, parce que je n'avais jamais remarqué qu'ils nourrissaient ce genre de chose, ce qui était ridicule, stupide et naïf de ma part. Hélas, c'est ce que j'étais quand je me suis mariée avec le Gros : stupide, naïve et mercenaire. Oh Doux Jésus, qu'est-ce que j'étais mercenaire !

Aurais-je dû compter le nombre de jours durant lesquels je n'avais pas été autorisée à quitter cette misérable maison ? Parce qu'il avait une frousse bleue que je sourisse au balayeur de rue et qu'il me débauchât dans un coin caché de la rue ?

Aurais-je dû mentionner que je n'avais été libérée que les quelques fois où il n'avait de toute évidence pas pu faire autrement, comme pour ce dîner avec le Maire de Londres, parce que Londres et le Prince avaient besoin d'argent ?

Oh Seigneur, comme je détestais ces invitations. Il prenait toujours sa revanche plus tard, en me faisant ces choses abjectes dès que nous étions de retour à la maison, de retour dans cette prison. Il était un homme tellement vil, ce gros-là ! La seule chose qui me console, c'est le fait qu'il n'ait jamais, jamais...

Mais aujourd'hui, j'ai eu ma revanche

Aujourd'hui, j'ai piétiné la pierre qui recouvrait son corps gras et puant. Aujourd'hui, je suis retournée vérifier s'il se trouvait bien à l'endroit le plus détestable que j'ai pu trouver. Doux Jésus, j'ai eu l'impression de pouvoir le sentir, là où son corps se décomposait. Décomposition rapide ! C'était juste comme l'apothicaire me l'avait promis quand il m'avait donné cette poudre à jeter sur son cadavre répugnant lorsqu'il serait bien callé dans son cercueil fuyant.

J'ai pris le thé avec ce jeune vicaire qui ressemble à un ange mais a adopté des vices à en faire rougir Lucifer lui-même. C'était exactement comme cette blanchisseuse me l'avait dit, mais ciel, comme il m'a transportée aux portes du paradis avec sa langue et ses attouchements ! Serais-je assez coquine pour vous le décrire ? Oh mais pourquoi pas, il n'est pas là pour le lire, il est mort, mort, mort !

Je l'avais vu dans un de ces livres que le Gros gardait dans son cabinet de toilette, mais je n'aurais jamais imaginé que ce serait une expérience aussi merveilleuse que d'avoir la langue de quelqu'un vous lécher votre endroit le plus intime, pendant qu'il faisait des choses avec son membre étrangement rigide. Je dis « étrangement rigide », mais la blanchisseuse m'a raconté que presque tous les hommes arrivaient à ce stade quand ils étaient complètement « excités ». Je lui ai demandé par la suite.

Elle m'a dit toutes ces choses pour seulement un souverain. Elle s'est assise avec moi dans la voiture. J'avais envoyé Crowley la chercher et elle ne s'était pas trouvée bien loin. Tout le quartier était sorti pour regarder l'attelage, imaginez ! J'étais assise à l'intérieur et parlait à cette fille qui savait tout !

Elle n'était pas timide du tout à ce sujet et j'ai été heureuse d'entendre le compte-rendu d'une femme d'expérience. Normalement, les gens ne parlent pas de ce genre de choses avec une femme « respectable ».

Je me demande si Rose a déjà connu ces choses-là. Elle a été mariée, vous savez, même si cela avait dû se passer avant ma naissance. Si je me souviens bien, elle n'avait pas de mari quand elle travaillait pour mon beau-père et ma mère.

Nous avons notre propre blanchisseuse à la rue Berkeley, mais malgré tout, je lui ai offert le travail, juste pour l'avoir près de

moi. J'ai été étonnée qu'elle refusât de venir, mais elle a dit qu'elle voyait quelqu'un en particulier et qu'elle espérait qu'il viendrait vivre avec elle et sa mère. Elle m'a dit que son mari n'était pas revenu de son voyage en mer en Extrême-Orient et qu'on avait signalé que le navire avait coulé près d'Aden, où que cela puisse se trouver.

Vous vous imaginez, préférer vivre dans la Cité des Corbeaux avec une personne bien spécifique plutôt que de servir dans une grande maison à Mayfair ! J'ai dû lui faire jurer de garder le silence à jamais à propos de notre conversation, mais elle s'est mise à rire en disant que tout le monde savait ce qu'elle était en train de m'expliquer. Imaginez, tout le monde, sauf moi ! Disons que je connaissais cette chose que le Gros m'avait forcée à prendre dans ma bouche. Doux Jésus, elle était fétide et rassie, et sentait terriblement

mauvais ! Cela devait venir du fait qu'il ne prenait quasiment jamais de bain et que son vieux valet inutile n'était pas autorisé à le laver à cet endroit-là.

Eh bien, j'ai eu mon lot de punitions, suffisamment pour le restant de mes jours ! Oui, j'ai été punie pour les pensées vénales qui m'ont envahie quand mon beau-père m'a convaincue d'épouser le Gros.

Les gens disent que j'ai été forcée, et Rose le dit aussi, mais j'ai bien dit « oui », il y a quatre ans, dans cette chapelle, n'est-ce pas ? Je voulais tout cet argent et le luxe à l'époque et je ne me suis jamais retournée une seule fois sur ce pauvre Hengist qui m'avait suppliée de m'enfuir avec lui après notre unique baiser.

Oh, mon merveilleux Hengist ! J'avais tout juste dix-huit ans et étais certaine que me marier au Gros était la bonne chose à faire. Hengist n'était qu'un capitaine à

l'époque, et même s'il était le second fils du comte de Loghaire, donc normalement un bon parti pour une fille comme moi qui ne suis que « honorable » et juste une Dame, il n'aurait jamais l'argent dont son frère pourrait hériter (selon mon beau-père), s'il en restait, bien sûr.

Le vieux Comte était connu pour être un grand joueur et un dévoyé, jusqu'à ce qu'il eût cet accident et peu à peu perdît la boule. Il est finalement devenu comme une plante qui vit dans une serre. Quoi qu'il en soit, ma mère et mon seigneur Mc Kenna avaient alors besoin d'argent, et même bien avant ça. Après que j'eus épousé le Gros, M. Baines m'avait expliqué qu'il avait racheté toutes leurs dettes ; elles auraient sans doute pu nous réduire tous à vivre dans la rue ou pire encore, dans une abominable prison des débiteurs, si je n'avais pas consenti à l'épouser. Je l'ai fait parce que Père et Mère me l'avaient



demandé en me suppliant et que je ne pouvais vraiment pas supporter leurs larmes et leurs lamentations.

Je n'avais aucune idée de ce que cela signifiait d'être mariée à quelqu'un. Je pensais qu'on disait juste oui, qu'on portait une magnifique robe chère et puis qu'on partait dans une belle voiture de ville.

Rose avait essayé de me mettre en garde, mais ma mère l'avait envoyée bien loin faire une commission. Ma mère aurait alors dû me prévenir de mes devoirs conjugaux, mais elle m'avait juste dit de m'allonger sur le dos, de bien écarter les jambes et de penser aux bijoux que je recevrais quand je présenterais un fils héritier à mon mari.

Si seulement j'avais parlé à la blanchisseuse avant que le Gros ne mît ses sales mains sur moi, ou même rencontré Simon avant que tout n'arrive, parce que quand j'ai épousé le Gros, je n'avais pas la

moindre idée de ce que cela voulait dire d'être avec un homme. Que c'est agréable d'être en compagnie d'un homme comme Simon ! Il n'a que deux ou trois ans de plus que moi, contrairement à ce vieux gros singe, il sent bon, a de beaux bras forts et une poitrine à l'odeur agréable et sans aucun poils dessus.

Bien sûr que je n'avais absolument aucune expérience avec les hommes, ma vieille chouette de mère s'en était bien assurée. Je n'étais autorisée qu'à aller à l'église ou à la bibliothèque, quand nous vivions à Édimbourg, mais depuis lors, l'eau a bien coulé sous les ponts.

Je dois me dépêcher car M. Baines va venir m'expliquer la comptabilité. Il m'a déjà dit beaucoup de choses sur la Compagnie Alexander et Stephenson, même du temps où le Gros était encore en vie et voyageait. Je pense que tout cela est très compliqué, mais il insiste sur le fait

que je dois savoir ces choses parce que j'en possède la majeure partie maintenant. Rose secoue la tête face à cela, mais je lui ai dit que c'était très instructif et un bon remède contre l'ennui.

Je pense que les motifs de M. Baines sont un peu moins nobles que je ne le croyais, mais ça m'est égal. Il m'apprend à lire les soldes des « investissements disponibles », bien que de toute ma vie, je n'aie jamais mis les pieds sur l'un des chantiers navals du Gros. J'ai l'impression qu'il veut que je sois satisfaite de ma fortune, qui est assez convenable. Il cherche quelqu'un pour acheter les chantiers navals parce que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont il faut les diriger. Eh bien, je ne me soucie vraiment pas de ces chantiers navals. En vérité, rien que de penser aux navires, j'en ai la nausée ; mais il faut dire que je n'ai jamais été sur

un vrai, à l'exception des ferrys sur l'estuaire.

Revenons à des pensées plus réjouissantes. Demain soir, j'ai rendez-vous avec Simon. Je vais prendre un fiacre jusqu'au parc St- James où il me rejoindra pour faire un tour. Mon Dieu, mais je suis une vicieuse, parce que j'ai hâte d'avoir sa... Je ferais mieux de contrôler mes pensées lascives parce qu'autrement, M. Baines risque de les deviner.

\*\*

## Chapitre 2 : PENDAISON D'UN HOMOSEXUEL

*Londres, Newgate, 23 novembre 1809.*

La foule sembla devenir folle furieuse lorsque les criminels condamnés passèrent enfin la porte de la prison des débiteurs tandis qu'on les conduisait à l'extérieur de l'Old Bailey. La masse des corps oscillait devant la potence portable. Les gens déferlaient et poussaient en criant, en hurlant et jurant dans un mélange des dialectes et des accents les plus colorés d'Angleterre. Pendant un court instant, on aurait dit que les différences de classe, de race et de sexe avaient disparu, quand tout le monde, les gentilshommes comme les ramasseurs de pots, les prostituées, les vendeuses et les domestiques, scanda à l'unisson.

— Pédé ! Pédé !

La foule, manifestement déjà bien imbibée de gin et de bière malgré l'heure matinale, hurlait dans une grande euphorie.

Une bande de filles de joie ivres essaya de bousculer la rangée de soldats munis de piques qui s'étaient placés autour de la potence afin de parer aux éventuelles interventions du public et ainsi assurer le bon déroulement de l'exécution. Les militaires se contentèrent de rire et de brailler des blagues crues en repoussant les femmes avec une joie lubrique tout en les malmenant ; ils les attrapaient intentionnellement par leurs gros seins, leurs petits culs ou leurs monts de Vénus à l'odeur de poisson. Les filles de rue fortement maquillées se moquèrent d'eux. Elles empestaient le mauvais gin qu'elles avaient ingurgité durant la nuit et sentaient à plein nez dans la mesure où elles s'étaient extirpées péniblement de leurs sales lits et paillasses et n'avaient pas pris

le temps de se laver afin d'être certains d'arriver à l'heure pour l'exécution qui aurait lieu à l'aube.

Elles relaquèrent les soldats en pensant à la coutume qui suivrait l'exécution. Tout le monde là-bas savait que les exécutions transformaient les hommes en êtres excités et les affaires seraient donc bonnes.

Les trois prisonniers titubèrent vers le petit escalier menant à la plate-forme de l'échafaud portatif ; leurs poignets étaient attachés à hauteur de poitrine et une corde ligotait leurs bras, leurs épaules et leur ventre afin de réduire tout mouvement de la partie supérieure du corps. Sur leurs têtes farouches, ils portaient des bonnets de nuit blancs qui cachaient leurs cheveux, ce qui était obligatoire pour l'exécution, et leur donnait un air étrangement innocent. Tous trois tremblaient, effrayés par la masse grouillante de gens qui déferlaient et remuaient dans tous les sens en criant les

plus viles injures et en jetant du fumier et de la terre sur les condamnés qui étaient maintenant visiblement complètement apeurés.

— Regardez ces harpies, marmonna Lord Morvern, les yeux fixés sur un groupe de femmes vicieuses et débraillées qui hurlaient les insultes les plus ignobles en jetant des poignées de fruits et de légumes pourris sur les malheureux prisonniers.

Il était clair que la cible principale de leur violence était le sodomite qui essayait de se cacher derrière le prêtre de la prison.

— Est-ce que cela vous ennuerait de vous rasseoir, monsieur ? demanda avec insistance le gros homme impie et puant qui se trouvait à côté du Vicomte, nous avons tous payé le même prix pour avoir une bonne vue, dites donc !

Philip déplaça un peu sa chaise afin de s'écarter de la puanteur de cet homme.



Certaines personnes n'avaient pas compris ce qu'on devait faire avec de l'eau et du savon et il était certainement l'une d'entre elles. Il sortit son mouchoir parfumé de la manche en dentelle de sa chemise et le mit sur son nez offensé qui souffrait déjà depuis trop longtemps.

Il avait voulu le faire dès qu'il était entré dans la petite pièce malodorante, mais Jefferson lui avait dit de ne pas avoir l'air odieux.

Mais c'en était trop. Philip respira profondément l'odeur du Bay Rum, le nez enfui dans le lin immaculé.

Les deux hommes qui se trouvaient en face de Philip se penchèrent par la petite fenêtre autant qu'ils le purent pour essayer de ne pas entendre les nouvelles protestations du gros monsieur.

— Oakden a mouillé sa culotte, dit d'un air sombre celui qui était le plus proche du rebord de la fenêtre, sale porc ! Vous

voyez, il y a de la pisse sur le sol, là où il se trouve.

Le dandy assis à côté de lui ricana, jubilant impitoyablement face à ce sodomite condamné.

— Ça lui apprendra à mettre sa verge dans le cul d'un garçon !

Maître Jefferson, qui était placé de l'autre côté de Philip, affichait un air très grave. Il fixait du regard les trois hommes sur l'échafaud qui priaient avec le prêtre de la prison pendant que le bourreau leur mettait un nœud coulant autour du cou en les tirant dans tous les sens, sans se préoccuper du fait que les trois hommes étaient en train d'avoir leur dernière conversation sur terre avec leur Créateur.

La foule, qui s'impatiait en raison du soutien spirituel que les condamnés sollicitaient, hurlait, scandait et jetait encore plus d'objets pourris.

Maître Jefferson fit une moue désapprobatrice quand quelques vieilles chouettes robustes et sales bombardèrent les hommes qui priaient de crottin de cheval. Il essaya de ne pas penser à ce que cela devait être d'avoir à mourir devant une telle masse grouillante de Londoniens, trempé par sa propre urine et sali par d'innombrables malheureux projectiles.

Dès que l'on avait su que le sodomite allait être pendu, c'était lui qui s'était chargé d'acheter les billets pour pouvoir regarder de cette maison qui était située en face de l'Old Bailey et donnait directement sur l'échafaud ; cependant, il avait à peine prononcé un mot depuis qu'ils avaient été amenés à la fenêtre qui bénéficiait d'une vue dégagée sur la potence. Il détestait tout simplement le passe-temps préféré par-dessus tout à Londres qui consistait à regarder les exécutions publiques et essayer autant que possible d'y participer.

Il avait été consterné par la demande de sa cliente décédée d'emmener Lord Philip Agnew, vicomte de Morvern, à celle-ci en particulier.

Philip soupira d'un air morose. Il se demandait vraiment ce qu'il faisait là, à regarder trois criminels condamnés qui allaient être exécutés sous peu. Mais il en avait bien une petite idée, en regardant le vieux Oakden qui s'était maintenant mis à verser des larmes.

Il avait besoin d'uriner mais était mortifié à l'idée que les autres spectateurs dans la pièce pussent le traiter de lâche s'il disparaissait derrière le paravent, maintenant que les détenus attendaient qu'on leur mît un sac sur la tête et qu'approchait le terrible moment où la trappe s'ouvrirait. Il se contenta donc de croiser les jambes et de serrer ses organes génitaux en espérant qu'il ne suivrait pas

l'exemple d'Oakden en mouillant sa culotte.

Il faisait très froid dehors et la fenêtre ouverte n'aidait pas à garder une température agréable dans la pièce, même si le propriétaire de la maison avait fait un grand feu dans la cheminée et avait placé sur leur petite table un punch bouillant qui attendait d'être bu. Philip saisit d'une main glacée son gobelet qui n'était plus très chaud, le mouchoir toujours plaqué sur son nez car le gros homme s'était mis à s'agiter, répandant ainsi son odeur âcre dans la pièce.

— Il est en train de pleurnicher, cet animal immonde ! dit le jeune homme en face de lui.

Richard Oakden, le sodomite, s'était clairement mis à pleurer après que le prêtre de Newgate lui eut dit ce qui serait sans doute ses derniers mots à caractère religieux. Philip se demandait comment on

pouvait écouter des paroles de consolation quand on était sur le point d'être pendu pour ses soi-disant péchés par la chair contre nature. Pauvre bougre, en effet.

Un hurlement monta de la foule quand les trois criminels eurent la tête couverte d'un sac et furent placés sur la trappe alors que les cordes pendaient encore lâchement sur leurs épaules.

— Ça ne va plus être long maintenant ! dit le dandy tout excité qui se trouvait à côté du rebord de la fenêtre.

Philip grinça des dents et ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il vit que les trois longues cordes étaient tendues et que les condamnés se balançaient dans le trou noir, la taille au niveau de l'ouverture de la trappe.

— Burnskill a raté le sodomite ! cria joyeusement le jeune homme en face de Philip, regardez, la corde bouge toujours et il se tortille !

Philip sentit son estomac se retourner. Doux Jésus, le cou d'Oakden ne s'était pas brisé lorsque la trappe était tombée et maintenant la corde l'étranglait doucement.

— Je suppose que Burnskill doit être en train de se pendre à ses jambes afin de hâter la suffocation ou de tirer sur son cou, ajouta Maître Jefferson d'un air inquiet.

— Ça lui fera du bien de recevoir sur lui la merde et la pisse d'Oakden, murmura le dandy, il l'a sans doute fait exprès. Il déteste les sodomites. On l'a entendu le dire, quand on les a emmenés auprès du bourreau hier.

Il regarda autour de lui, fier d'avoir pu fournir cette information juteuse.

Le gros monsieur à côté de Philip se contenta de roter pour ensuite prendre une bouchée de tourte à la viande que personne d'autre n'avait voulu toucher. Il regarda

l'échafaud avec une lueur féroce dans ses yeux de cochon.

Maître Jefferson, consterné, toussa en maudissant vivement sa cliente pour l'avoir exposé à cette scène barbare d'un homme luttant pour reprendre le souffle qu'il ne récupérerait jamais, lorgné par des débauchés exténuants qui trouvaient de la satisfaction à regarder quelqu'un lutter doucement contre la mort. Bien sûr que le bourreau avait « raté » le pauvre homme. Il avait probablement été payé pour le faire par l'un de ces cons bien-pensants qui avait jugé nécessaire de commencer une autre chasse aux sorcières contre les hommes qui préféraient la compagnie de leur propre sexe à celle d'une femme.

Il regarda l'échafaud et remarqua avec horreur que Burnskill se tenait à l'écart et arborait un sourire méprisant et moqueur pendant que le malheureux Oakden se tortillait et se débattait. Le bourreau n'avait



pas pris la peine de sauter en bas de l'estrade pour aider le sodomite à échapper à sa souffrance.

Philip fixa la corde du regard jusqu'à ce qu'elle ne bougeât plus, tout en tenant toujours son mouchoir sous son nez. Dans la rue, la foule s'était quelque peu calmée, maintenant que les trois hommes étaient manifestement morts. Certaines personnes continuaient à regarder les corps à présent immobiles, tandis que les autres se détournaient de l'échafaud. Le jour s'était levé depuis maintenant plusieurs heures et il y avait du travail à faire.

Seuls les fainéants, les travailleurs de nuit et les gamins de rue pouvaient se permettre d'attendre que l'on décrochât les corps, ce qui n'aurait lieu que dans environ une heure. Les prostituées et les pickpockets commencèrent à errer à la recherche de clients ou de victimes. Les filles de joie ne se préoccupèrent pas tout

de suite des soldats armés qui se trouvaient autour de l'échafaud car ils devaient rester là jusqu'à ce que les corps pussent être retirés et elles pourraient sûrement attraper un ou deux clients avant de s'en prendre aux soldats consentants.

Philip se sentait soulagé maintenant que l'anxiété provoquée par l'exécution s'était clairement dissipée.

— J'ai besoin de pisser, marmonna-t-il en direction de Jefferson, sans réaliser que l'on ne parlait normalement pas de cette façon à un avocat de famille.

Il disparut derrière le paravent où un pot de chambre avait été placé sur un tabouret à hauteur du genou. Pas étonnant que la pièce sentait les égouts, le pot débordait presque. Personne ne l'avait vidé depuis la veille.

— Il vaudrait mieux vous asseoir, mon seigneur, dit Jefferson quand il revint tout en boutonnant sa braguette et en essayant

de ne pas respirer l'odeur nauséabonde qui imprégnait la pièce.

Jefferson ferma la fenêtre après avoir consulté les deux hommes ; ils étaient gelés et le choix entre la puanteur et la chaleur sembla facile à cet instant.

— Il doit y avoir des milliers de spectateurs et il sera difficile d'arriver à l'attelage avant un bon moment.

Philip s'assit en serrant les mâchoires et en regardant le ciel à travers les vitres sales. Il se sentait mal.

— Qui vous a poussé à venir ici, Jefferson ? demanda-t-il, sans se soucier du fait que les trois autres personnes se trouvant dans la pièce étaient soudain devenues très calmes et attentives depuis que Jefferson l'avait appelé « mon seigneur ».

— Feu Lady Loghaire, dit Jefferson sans scrupule, dans un addenda spécial sur son testament, qui ne vous a pas été lu car cette

instruction m'était uniquement destinée : trente Livres pour deux personnes à cet endroit charmant près de la fenêtre.

— C'est tout à fait elle, ça, la garce, répondit Philip en ricanant, c'est bien sûr de l'argent gaspillé. Est-ce que Hengist va avoir droit au même traitement ?

Jefferson sourit en secoua la tête.

— Je suppose qu'il voit suffisamment de tueries dans la péninsule. Êtes-vous choqué comme il se doit, mon seigneur ?

— Excessivement, dit Philip d'une voix traînante.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit la masse de gens toujours grouillante. Il se leva et se dirigea vers la cheminée en maudissant sa mère défunte qui, naturellement, n'avait jamais compris pourquoi il ne pouvait pas être « normal » comme son maudit frère Hengist. Il avait été retiré de son testament ; elle avait légué tous ses biens matériels à son frère, le héros, le

laissant sans le moindre sou. Il se demandait comment elle avait pu être aussi dégoûtée de lui. Ce n'était pas juste ; il l'avait toujours adorée pour la belle comtesse énergique qu'elle était.

Il soupira en se demandant ce que sa conquête de la nuit dernière, Willy Robson, était en train de faire en ce moment-même. Sans doute était-il dans son lit, en train de dormir profondément après avoir dépensé l'argent de Philip en achetant une bouteille de gin bon marché. Ou peut-être était-il dehors, assis sur un toit ou une corniche, avec la gueule de bois et l'esprit encore un peu embrumé, en train de plaisanter avec ses amis bruyants sur le sodomite qui avait refusé de mourir, indifférent à l'idée que le destin d'Oakden pourrait bien être un jour le sien.

On n'avait jamais pendu un seigneur du royaume de la sorte, n'est-ce pas ?

Philip réprima un frisson. Il ne voulait pas se laisser impressionner par toute l'affreuse comédie qui venait de se jouer devant lui, mais il l'était. Oh, la vieille chouette le connaissait si bien !

Il regarda Jefferson, qui était toujours assis avec raideur près de la fenêtre, et se demanda pour la énième fois ce jour-là si l'avocat savait pourquoi la Comtesse, qui reposait maintenant dans sa tombe depuis des mois, lui avait fait traverser cette épreuve humiliante.

Journal d'Aurora Ross

*Londres, le 23 novembre 1809.*

Je suis très en colère ce matin ! Rose m'a dit que tous les domestiques étaient partis sans même me demander la permission. Il y avait un peu de pain rassis et une

casserole de thé tiède, et c'était censé être mon petit-déjeuner.

Ce qui m'horripile encore plus, c'est de ne pas être capable de contrôler les serviteurs du Gros. Je sais qu'ils ne se soucient pas le moins du monde de moi ; ils ne l'ont jamais fait durant les années où j'ai dû vivre ici presque comme un animal en cage. Eh bien, je vous le dis, ce sera la dernière fois que je serai traitée d'une façon aussi irrespectueuse. J'ai dit à M. Lane qu'il pouvait aller de l'avant et négocier avec quiconque voudrait acheter la maison. Il y avait ce comte de quelque part près de York, était-ce Rotherhood ? Non ! Je me souviens maintenant, c'était Ham, Rotherham ou quelque chose du genre. Si je me rappelle bien, il a trois filles qu'il veut présenter à la cour la saison prochaine, enfin du moins deux d'entre elles car la troisième est encore en salle de classe. Il est le bienvenu à la

maison. M. Lane dit qu'elle vaut une petite fortune car elle se situe au cœur de Mayfair.

Je sais maintenant à quoi ressemble Mayfair. Je ne le savais pas durant toutes les années où le Gros était vivant. Il ne m'avait jamais autorisée à sortir. Je n'avais même pas le droit de m'asseoir dans le jardin quand il faisait chaud. Maintenant, je vais flâner dans le parc avec Rose, celui qu'on nomme le parc St-James. C'est le seul endroit où je vais me balader de ces temps-ci, et uniquement le matin, car il y a en général moins de monde à ce moment-là. Je ne veux pas rencontrer beaucoup de gens, parce qu'ils me regardent toujours et semblent très curieux à mon sujet. Mon problème, c'est que je ne connais personne dans ce parc, mais j'ai l'impression que les gens savent tout de moi. Eh bien, il n'y a rien d'intéressant à connaître sur moi, n'est-ce pas ? Je suis une jeune femme



écossaise, fille d'un noble Laird écossais qui est mort avant que je ne sois assez grande pour me souvenir de lui. Ma mère s'est alors remariée avec Laird Mc Kenna et nous vivions soit à Kenna soit à Édimbourg, dans la maison de ville de mon beau-père.

J'ai eu des gouvernantes jusqu'à mes dix-sept ans, âge auquel ma mère commença à m'éduquer pour ma « sortie ». Je ne suis vraiment pas douée avec une aiguille. Mes gouvernantes étaient désespérées et lorsqu'-elles se plaignaient à ma mère, cette dernière faisait la sourde oreille car elle n'était pas très bonne dans ce domaine-là non plus. J'ai bien une jolie voix, mais la dernière fois que j'ai chanté, c'était quand je vivais encore à Édimbourg. Le Gros ne m'a jamais demandé de chanter pour ses invités et pour dire la vérité, j'en étais bien heureuse.

Lorsque le Gros est mort, j'étais moi-même franchement empâtée. La nourriture à sa table – je devrais dire à notre table – avait toujours été grasse et bourrative. C'est comme ça qu'il l'aimait. C'était aussi un très grand amateur de sucreries. Il avait l'habitude de manger des tas de petits pains et de gâteaux pour son petit-déjeuner. On prenait bien soin qu'ils fussent toujours très tendres et moelleux, car il n'avait presque plus de dents dans sa bouche, et toutes celles qui lui restaient étaient noirâtres ou brunes. Je suppose que j'aurais dû lui faire remarquer que l'on pouvait garder ses dents plus longtemps si on les brossait tous les jours avec de la poudre de calcium. Soit dit en passant, il avait plus de dents, et elles n'étaient pas si mauvaises, quand je l'ai épousé.

J'avais toujours peur de lui. On ne pouvait jamais prévoir ses réactions. Il était impatient et c'était un tyran qui ne

pensait qu'à me battre à chaque fois qu'il en avait envie.

Quoi qu'il en soit, j'ai dit à M. Lane que je préférais aller vivre à la maison de Piccadilly, celle que le Gros avait achetée pour moi. En fait, il l'avait achetée pour que ma famille pût y loger, quand elle était à Londres. M. Baines a dit qu'elle était deux fois moins prestigieuse que la maison dans laquelle j'habite en ce moment, mais ça m'est complètement égal. Je déteste cette maison de la rue Berkeley ! Je me sens très seule ces derniers temps. Simon est parti en septembre pour aller se marier et je n'ai plus entendu parler de lui depuis. Ce n'est pas qu'il fût de si bonne compagnie. En fait, nous nous autorisons seulement, eh bien, les raffinements de la chair, comme il l'appellerait, mais il était aussi en quelque sorte un ami, quelqu'un de familier. À mon grand effroi, j'ai lu dans le journal que Hengist a été griève-

ment blessé lors d'une bataille au Portugal et maintenant, j'ai peur de lire les rubriques nécrologiques. C'est Rose qui les parcourt. Elle ne lit pas très bien, mais suffisamment pour me dire s'il y a de mauvaises nouvelles. J'ai demandé à Rose pourquoi tous les domestiques avaient pris la matinée de congé et elle a dû demander à la fille d'à côté qui allait justement faire une commission. Elle ne voulait pas me le dire au début ; elle disait que c'était des informations trop sensibles pour mes oreilles. Cela m'a vraiment ennuyé au plus haut point. Comment peut-on penser que je suis trop fragile pour connaître la raison qui a incité les serviteurs à prendre une matinée de repos ? Après avoir été mariée au Gros pendant quatre ans, je crains d'être devenue la personne la plus cynique au monde.

Eh bien, j'ai dû ravalier mes paroles, parce que je n'ai pas compris tout de suite

pourquoi les gens s'intéressaient autant à la pendaison d'un « sodomite ». Rose a dû me l'expliquer et même après toutes les perversités que le Gros m'avait fait subir, il a fallu que je rougisse. Pour rien au monde je n'aurais pu comprendre pourquoi deux hommes se feraient subir les choses dont Rose m'a parlées, jusqu'à ce qu'elle eût dit que ce qui s'était passé entre ces deux hommes-là était semblable à ce qui s'était passé entre Simon et moi. Ah, ça m'a coupée net.

Simon et moi en étions arrivés à... eh bien, je le faisais de la façon dont il aimait me le faire, ce qui veut dire qu'il voulait que je caresse sa partie la plus intéressante avec ma bouche au lieu de ma main. Au début, j'ai trouvé l'idée plutôt répugnante, mais quand j'ai su qu'il s'était lavé avant notre rendez-vous dans le fiacre, j'ai même commencé à aimer ça d'une certaine manière, même si je devais toujours garder

un mouchoir à disposition parce que je trouvais le truc blanc qui sortait à la fin tout à fait dégoûtant. Rose n'est pas au courant de ces détails, bien sûr. Elle m'a simplement demandé si j'avais besoin de son aide au cas où je voudrais éviter une grossesse non désirée. Je l'ai remerciée et lui ai dit que je n'en aurais pas besoin car nous ne nous livrions pas à ce genre de chose qui rendait la prévention nécessaire. Rose s'est contentée de sourire et a dit que si j'avais besoin de quoi que ce soit, elle irait demander à l'apothicaire écossais près de Covent Gardens. Parfois, je pense qu'elle nourrit de l'« affection » pour cet homme-là. Je crois qu'il approche de la soixantaine, tout comme elle. Eh bien, j'espère qu'elle trouvera un peu de compassion là-bas ; la vie a été dure pour Rose jusqu'à présent. Honnêtement, pour moi aussi.

\*\*

## Chapitre 3 : UNE TENTE PRÈS DE LISBONNE

*Lisbonne, janvier 1810.*

Hengist était en train de se raser et faillit se couper dans le cou quand il sentit une main toucher une de ses grosses cuisses velues.

Il laissa tomber le rasoir en jurant et se retourna ; dans le mouvement, son kilt de bataille vert foncé et noir bruissa et s'enroula autour de ses genoux.

— Pour l'amour de Dieu Lily, que faites-vous ici ? grogna-t-il en direction de la femme qui était en train de glousser, accroupie devant lui sur le tapis.

Elle ne fut pas impressionnée par le regard noir qu'il lui lança.

Elle se redressa et saisit son menton savonneux tout en lui faisant gentiment signe de se taire.

— Vous feriez mieux de vous taire, Major, murmura-t-elle, voulez-vous que tout le camp entende que je suis avec vous dans votre tente ?

— Oh, bon sang, Lily, grommela-t-il, je ne vous ai jamais vue intimidée par quoi que ce soit.

Pour le taquiner, elle étala sur son front le savon qu'elle avait sur les doigts et gloussa à nouveau lorsqu'il essaya d'écartier sa main d'un geste un peu brusque.

— Vous l'aimez mieux ici ? demanda-t-elle d'un air faussement timide, tout en glissant à nouveau sa main sous son kilt.

Hengist sauta pour essayer d'échapper à sa caresse et sa grosse tête léonine s'enfonça dans la toile de la tente. Il jura. Il était tellement grand qu'il ne pouvait pas faire un pas sur le côté sans se prendre la tête dans le tissu de son fichu logement. Au diable les pairs pour l'avoir mis dans



une tente. Ceci-dit, avec toutes les nouvelles troupes qui arrivaient, on ne pouvait vraiment pas les cantonner dans une maison située près des lieux de plaisir de Lisbonne. Au moins, la tente s'était avérée être raisonnablement chaude durant l'hiver près de l'Atlantique.

Lily fit la moue avec ses lèvres rouges charnues, elle se rapprocha de lui et lui mit sous le nez le décolleté très séduisant de son corsage à moitié ouvert, tout en écrasant fermement ses mamelons durcis contre sa poitrine nue.

Hengist s'immobilisa. Son corps avait déjà répondu aux bons soins audacieux de Lily, mais il s'était rendu compte que c'était un très mauvais moment pour ce genre de jeu. Il serra les dents en essayant de forcer son pénis en érection à redescendre, mais bon sang, il n'était qu'un être humain et Lily était l'une des femmes les plus expérimentées du monde.

— Lily, dit-il d'une voix suppliante, je dois finir de me raser et j'ai une réunion d'état-major avec votre mari dans un quart d'heure.

Il attrapa une serviette pour essuyer la mousse qu'il avait toujours sur son grand visage à la beauté rude. Il se maudissait d'avoir laissé son ordonnance sortir son cheval, parce qu'il prétendait être tout à fait capable de se raser lui-même. Lily avait sans doute vu Portman quitter sa tente et avait saisi cette chance.

— Laissez-moi faire, dit-elle en souriant, vous connaissant, ça ne prendra pas cinq minutes.

Elle avait remarqué chez lui une légère hésitation quand elle lui eut montré ses fossettes.

— Lily..., dit-il à nouveau sans grande conviction.

Mais elle s'était déjà mise à genoux devant lui, avait soulevé son kilt jusqu'au

niveau de la taille et l'avait coincé dans sa ceinture d'une main experte, après avoir fait glisser son sporran sur sa hanche gauche. Elle lui fit un sourire coquin de ses grosses lèvres connaisseuses.

— Ah, Hengist, murmura-t-elle avec joie, je savais que vous ne me laisseriez pas tomber. Ça fait trop longtemps, mon amour.

Hengist s'appuya contre le pilier en fermant les yeux et apprécia sa bouche humide qui enveloppait sa verge raide.

En effet, cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas été dur comme un roc, même si ce n'était que pour Lily.

Plus tard, tandis qu'il traversait à cheval le vaste camp britannique en saluant d'un petit signe de tête les hommes qu'il reconnaissait ou qui le hélaiient, il savait avec certitude que cette fois, il demanderait une permission.

Il avait à nouveau cédé face au jeu de séduction de Lily et était allé jusqu'au bout de la chose, incapable de la laisser simplement utiliser sa bouche avec lui. Cela avait été un coup formidable, trop satisfaisant pour y mettre des mots. À présent, son exaltation lubrique se battait contre son sens de la décence et de l'honneur ; Lily était la femme de son colonel en chef et cette relation n'avait pas d'avenir alors que c'était uniquement à l'avenir qu'il pensait maintenant.

Il fronça les sourcils en y réfléchissant.

Quel idiot ! Pourquoi chercher un avenir alors qu'il se trouvait à nouveau au beau milieu d'une guerre ? Mais bon... il n'avait jamais été riche auparavant. Son salaire de soldat et l'allocation que sa mère lui donnait avaient toujours été tout ce qu'il avait eu à son nom. Son père, bien que comte écossais, avait toujours eu des difficultés à garder ses finances

suffisamment à flot pour survivre, et tout ce qu'il possédait encore dans ses terres infertiles et ses propriétés délabrées appartiendrait un jour à Philip.

Il jura en silence. Maudit Philip qui déviait, son frère, le dégénéré.

Il se pinça les lèvres en relachant les rênes de son cheval qui cheminait le long des grandes rangées de tentes.

Il remua sur sa selle ; sa verge frottait contre la laine rugueuse de son kilt. Il n'avait pas eu le temps de se laver ; il était déjà plutôt en retard quand Lily était venue l'interrompre. Il sentit une légère démangeaison et savait qu'elle était due à la sécrétion de sa vulve enthousiaste mélangée à ses spermés. Il se mordit la lèvre et essaya de ne pas gratter ses parties génitales tandis qu'il traversait le campement, assis sur son cheval, sous le regard de plus de quelques simples soldats

et d'un assez grand nombre d'aides de camp.

Damnation ! Il en avait marre des coups d'un soir avec des femmes comme Lily, même s'il venait de la baiser comme si c'était la dernière fois de sa vie. Il avait encore une fois été poussé par les perpétuels désirs qui sommeillaient en lui. Mais ce qu'il voulait vraiment maintenant, c'était la tranquillité et une belle femme affectueuse.

Une image tournait dans sa tête, exactement devant ses yeux, une image de la créature la plus belle au monde. La créature qui y vivait depuis plus de onze ans, la jeune fille qui avait réchauffé ses nuits quand il se sentait seul et déprimé, la jeune fille dont l'image était collée sur les visages flous des aides de camp et des prostituées avec lesquelles il s'était accouplé sur leurs lits sales ou n'importe où ailleurs, où l'envie l'avait pris. La jeune

fille qui lui faisait une danse joyeuse dans ses rêves érotiques, la jeune fille dont le nom avait toujours été sur ses lèvres quand il éjaculait, ne se souciant pas de savoir si la prostituée ou la traînée, ou dans le cas de Lily, la maîtresse, put l'entendre.

Hengist serra les dents et secoua la tête d'un air las. Elle était une femme mariée maintenant et Dieu seul savait si elle avait eu un tas d'enfants avec le vieux coureur de jupons qui l'avait emmenée dans son lit et dans sa demeure.

Son cheval avait failli rentrer dans un groupe de personnes qui riaient et plaisantaient au milieu de la route.

— Encore endormi, Major ? lui cria une voix amusée et moqueuse.

Il reprit les rênes d'un air maussade afin d'écarter son cheval de la joyeuse troupe à qui il n'adressa aucun sourire. Tous semblèrent sentir son humeur et, surpris, ils se turent en restant bouche bée. Le

major Hengist Agnew était un héros de guerre que l'on chérissait, et non pas un militaire amer !

Contre toute attente, il haussa les épaules. Il était d'une humeur massacrate et ne s'en cachait pas !

Rêver de quelque chose qui ne pourrait jamais arriver suffisait à flétrir l'esprit de tout homme.

Il renforça son emprise sur les rênes. En rentrant dans une foule de gens, Jason avait voulu attirer son attention, maudit cheval.

\*\*



